

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 47 (2020)

**Claus W. Schäfer**

**»Mein Kampf« chez les Français d'Allemagne. L'exemple  
d'André François-Poncet**

DOI: 10.11588/fr.2020.1.86629

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

»MEIN KAMPF« CHEZ LES FRANÇAIS D'ALLEMAGNE

L'exemple d'André François-Poncet

Les prévisions sont toujours plus erronées que les révisions, la littérature est toujours plus éclairée que l'historiographie. Dans son récit intitulé »L'ordre du jour«, Éric Vuillard écrit: »Personne ne pouvait ignorer les projets nazis«<sup>1</sup>. Sans aucune contrainte scientifique, le lauréat du prix Goncourt 2017 a raison de dire que la littérature permet tout. L'historiographie, en revanche, suit des règles strictes et par conséquent a ses limites. Cela la rend parfois moins éclairée mais beaucoup plus juste – surtout vis-à-vis des contemporains. Elle s'approche des sujets avec précaution et se demande ce que les contemporains ont vraiment pu savoir à l'époque.

En ce qui concerne »les projets nazis«, la réponse à cette question essentielle de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle ne pouvait sortir que de la connaissance par les contemporains du programme politique des nationaux-socialistes. Une des premières sources pour leur programme est le livre d'Adolf Hitler, »Mein Kampf«, qu'il a publié en 1925. Après sa réédition en Allemagne en 2016, ce livre est redevenu une sorte de pierre de touche rétrospective indiquant le savoir individuel de la politique présumée des nationaux-socialistes du III<sup>e</sup> Reich.

Parmi les premiers lecteurs attentifs de »Mein Kampf« figurent des diplomates affectés en Allemagne, au premier rang desquels les Français<sup>2</sup>. Il faut donc se pencher sur le personnel de l'ambassade de France à Berlin, sur les ambassadeurs en poste depuis la première parution du livre en question, c'est-à-dire Pierre de Margerie et André François-Poncet. Tandis que la vie et la mission de ce dernier sont un sujet de l'historiographie depuis longtemps<sup>3</sup>, le premier a attiré l'attention d'une nouvelle génération d'historiens ces dernières années<sup>4</sup>. Comme ces études s'intéressent plus à la forme des pratiques diplomatiques qu'au fond de la diplomatie, l'analyse de l'»exercice de la diplomatie chez l'ennemi« ne nous apporte pas grand-chose sur ce que savaient les diplomates français des nationaux-socialistes et de leur programme politique. De

1 Éric VUILLARD, *L'ordre du jour*. Récit, Paris 2017, p. 34.

2 Cf. Frank BAJOHR, *Fremde Blicke auf das »Dritte Reich«*. Eine Bilanz, dans: ID., Christoph STRUPP (dir.), *Fremde Blicke auf das »Dritte Reich«*. Berichte ausländischer Diplomaten über Herrschaft und Gesellschaft in Deutschland 1933–1945, Göttingen 2011 (*Hamburger Beiträge zur Sozial- und Zeitgeschichte*, 49), p. 13–27, ici p. 23; Christoph STRUPP, *Beobachtungen in der Diktatur*. Amerikanische Konsulatsberichte aus dem »Dritten Reich«, in: *ibid.*, p. 70–137, ici p. 70, 104, ainsi qu'un rapport du consulat général du Royaume-Uni à Francfort-sur-le-Main, 6 novembre 1936 (doc. n° 126), dans: *ibid.*, p. 466.

3 Roselyn SOLO, *André François-Poncet – Ambassador of France*, Ph. D., Michigan State University, 1989; Hans Manfred BOCK, *Zwischen Publizistik und Politik, zwischen Deutschland und Frankreich*. Zur intellektuellen Biographie von André François-Poncet, dans: ID., *Kulturelle Wegbereiter politischer Konfliktlösung*. Mittler zwischen Deutschland und Frankreich in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts, Tübingen 2005, p. 233–247. Claus W. SCHÄFER, *André François-Poncet als Botschafter in Berlin (1931–1938)*, Munich 2004 (*Pariser Historische Studien*, 64).

4 Marion ABALLÉA, *Un exercice de diplomatie chez l'ennemi*. L'ambassade de France à Berlin 1871–1933, Villeneuve d'Ascq 2017; EAD., *Matthieu OSMONT (dir.)*, *Une diplomatie au cœur de l'histoire européenne*. La France en Allemagne depuis 1871, Stuttgart 2017.

plus, le national-socialisme et »Mein Kampf« ne jouèrent pas un grand rôle pour Pierre de Margerie<sup>5</sup>. André François-Poncet, en revanche, s'est donné l'image d'un »Kronzeuge der jüngsten Geschichte des alten Kontinents«<sup>6</sup> et les historiens s'en servent toujours<sup>7</sup>.

Vu son importance, le cas de l'ambassadeur André François-Poncet s'impose pour une étude de la perception de »Mein Kampf« chez les Français vivant en Allemagne. Sa formation et son parcours devraient déterminer la perception qu'avait André François-Poncet des Allemands et de l'Allemagne en général ainsi que des nationaux-socialistes, du III<sup>e</sup> Reich et, bien entendu, d'Adolf Hitler et de son livre. On pourra alors élucider la question de savoir quand et comment l'ambassadeur a eu connaissance de »Mein Kampf« et ce qu'il a rapporté du livre de Hitler, de Berlin à Paris<sup>8</sup>.

Après avoir analysé cette première perception de »Mein Kampf« par André François-Poncet, nous montrerons la façon dont les idées hitlériennes sont devenues de temps à autre des arguments dans les exposés de l'ambassadeur à Paris. Dans quelles circonstances s'est-il référé à »Mein Kampf«, comment s'est-il servi du livre d'Adolf Hitler et des idées exposées dans celui-ci? L'emploi de celles-ci et la connaissance du livre entrent dans une nouvelle phase quand André François-Poncet rentre en France à la fin de la Seconde Guerre mondiale, après sa libération comme prisonnier »d'honneur« du III<sup>e</sup> Reich. À plusieurs reprises, l'ancien ambassadeur publie, durant la fin des années quarante et le début des années cinquante, des analyses sur »l'idéologie hitlérienne« exposée dans »Mein Kampf« et a ainsi durablement influencé l'interprétation de »Mon Combat« en France. Ce livre devient une sorte de passe-partout explicatif et interprétatif de l'ensemble de la politique d'Adolf Hitler et des nationaux-socialistes, pour André François-Poncet et pour d'autres également. C'est la raison pour laquelle l'exemple de l'ambassadeur de France amène à s'interroger sur l'évolution de l'utilisation du livre et sur la nature de ces utilisations.

## Une formation classique

Né en juin 1887 à Provins, André François-Poncet entame, après que son père avait été affecté à la cour d'appel de Paris, une éducation classique au lycée Carnot, au collège Stanislas et au lycée Henri IV<sup>9</sup>. Entré à l'École normale supérieure, il y poursuit ses études d'allemand. À plusieurs reprises, il se rend outre-Rhin, en Bade (Offenburg, Stuttgart), en Bavière (Munich) et en Prusse (Berlin). Sous la direction de Henri Lichtenberger – père fondateur de la germanistique française –, André François-Poncet rédige un commentaire sur les »Affinités électives« de Goethe<sup>10</sup>. Ce livre est l'un des piliers de sa perception et de son interprétation des Allemands et de l'Allemagne, qu'il voit comme un univers romantique, donc positif, et avant tout culturel.

Devenu professeur d'allemand à Montpellier, André François-Poncet s'adresse à la Fondation Thiers afin de poursuivre ses études germaniques à Paris. Il publie une série d'articles sur la jeunesse allemande auxquels il ajoute un discours sur l'esprit militaire des Allemands tenu en 1911<sup>11</sup>.

5 Voir Bernard AUFRAY, *Pierre de Margerie (1861–1942) et la vie diplomatique de son temps*, Paris 1976, p. 399–502.

6 *Der Spiegel*, n° 10, 2 mars 1955, p. 10.

7 Voir dernièrement Volker ULLRICH, *Adolf Hitler*, vol. 1: *Die Jahre des Aufstiegs 1889–1939*, Francfort-sur-le-Main 2013 qui cite André François-Poncet plus de vingt fois, ou Rainer MÖCKELMANN, *Franz von Papen. Hitlers ewiger Vasall*, Darmstadt 2016, p. 426.

8 Voir en général SCHÄFER, *François-Poncet* (voir n. 3).

9 Sur la formation d'André François-Poncet voir SCHÄFER, *François-Poncet* (voir n. 3), p. 25–31.

10 André FRANÇOIS-PONCET, *Les affinités électives de Goethe*. Préface de Henri Lichtenberger, Paris 1910.

11 Le manuscrit se trouve aux Archives nationales, Archives privées (AP) 462,4, voir aussi: André FRANÇOIS-PONCET, *Ce que pense la jeunesse allemande*, Paris 1913.

Dès cette année-là, André François-Poncet est convaincu que l'Allemand »bonace«, travailleur et attaché aux valeurs familiales, aurait été l'objet d'une militarisation méthodique, d'abord par les réformateurs prussiens, c'est-à-dire Karl Freiherr vom Stein et Karl-August von Hardenberg pour le côté administratif et Ludwig Yorck von Wartenburg pour le côté militaire, ensuite par le Reich wilhelminien selon le principe que »tout existe en vue de la guerre, tend à la guerre, prépare la guerre«<sup>12</sup>. C'est le deuxième pilier de sa perception des Allemands et de l'Allemagne.

Ce motif développé avant la Grande Guerre se retrouvera quarante ans plus tard après la Seconde Guerre mondiale dans ses »Carnets d'un captif«, quand André François-Poncet expliquera le rôle de »Mein Kampf« dans l'Allemagne nationale-socialiste<sup>13</sup>. Nous y reviendrons. De toute façon, le Deuxième Reich wilhelminien lui a toujours servi de modèle pour expliquer le troisième. C'est la raison pour laquelle Hitler apparaît à André François-Poncet comme une sorte de »Guillaume II plébéien«<sup>14</sup>. Cette assimilation de Hitler à l'empereur du Reich, et en conséquence du III<sup>e</sup> Reich aux régimes précédents, porte une »responsabilité majeure dans l'incompréhension« non seulement de la situation 1938-1939 – comme l'écrivait René Rémond – mais également dans la sous-estimation du chancelier Hitler et de sa politique<sup>15</sup>. Dans cette perspective, souligne l'historien français, le national-socialisme paraît »comme une variante d'un phénomène beaucoup plus ancien que lui«, comme »le dernier avatar du germanisme«<sup>16</sup>. C'est à ce modèle classique du XIX<sup>e</sup> siècle qu'André François-Poncet devait l'image qu'il avait d'une Allemagne ambivalente qui guidera sa perception et son interprétation de la politique allemande jusqu'à la fin de ses jours.

Selon la situation politique, André François-Poncet a pu revaloriser et renouveler ces deux aspects – positif sur le versant culturel, négatif sur le versant militariste –, même dans les périodes les plus pénibles des relations franco-allemandes. C'est cela qui est important pour sa perception des nationaux-socialistes et de Hitler, pour l'interprétation de leur politique et de »Mein Kampf«. Jusqu'à la guerre, par exemple, l'ambassadeur croyait au bon côté de Hitler et de certains nationaux-socialistes, cherchant des moyens et des voies de réconciliation qu'il voyait comme le but de sa mission diplomatique.

### Une perception tardive, partielle et contradictoire

En septembre 1931, André François-Poncet est nommé ambassadeur à Berlin. Compte tenu de sa mission, Adolf Hitler et ses idées, exposées dans »Mein Kampf« sur la France – »l'ennemi mortel, l'ennemi impitoyable du peuple Allemand est et reste la France« – le dérangent profondément<sup>17</sup>. Hitler et les siens, avec leur programme, gênaient l'entente économique franco-allemande, dont l'ambassadeur se faisait l'avocat, et ils rendaient l'entente politique – dont André François-Poncet rêvait – peu probable. Ces aspirations sont la raison pour laquelle Hitler et »l'hitlérisme sans Hitler« – c'est-à-dire la politique du gouvernement Brüning en 1932 – ont joué un rôle primordial dans la communication de l'ambassadeur avec le Quai d'Orsay – sans qu'il ait pris contact directement avec Hitler en personne ou eu connaissance de »Mein Kampf«<sup>18</sup>.

12 Ibid., p. 2.

13 André FRANÇOIS-PONCET, *Carnets d'un captif*, Paris 1952.

14 ID., *De Versailles à Potsdam. La France et le problème allemand contemporain 1919-1945*, Paris 1948, p. 9.

15 René RÉMOND, *L'Allemagne dans l'opinion publique française de mars 1936 à septembre 1939*, dans: Klaus HILDEBRAND, Karl Ferdinand WERNER, Klaus MANFRASS (dir.), *Deutschland und Frankreich 1936-1939*, Munich 1981 (Beihefte der Francia, 10), p. 3-16, la citation p. 4.

16 Ibid., p. 9.

17 Adolf Hitler, *Mein Kampf. Mon Combat*, Paris 1934, fac-similé 1979, p. 616.

18 Sur »l'hitlérisme sans Hitler« voir SCHÄFER, François-Poncet (voir n. 3), p. 104-114.

Les premiers contacts avec des nationaux-socialistes furent indirects et plutôt rassurants pour le diplomate. Deux députés nationaux-socialistes, le comte Ernst zu Reventlow et Hermann Göring, lui affirmaient en décembre 1931, par un intermédiaire, »le désintéressement complet de l'Allemagne pour l'Occident« et donc pour la France, mais réclamaient en contrepartie la »liberté d'action en Orient«<sup>19</sup>. En dehors du contenu se voulant rassurant de cette communication, c'est surtout la stratégie de camouflage qui saute aux yeux dans l'affirmation de M. Göring que les manifestations antifrançaises dans la propagande national-socialiste n'auraient été, en réalité, qu'une flatterie des sentiments de la masse qui »ne méritent aucune attention et ne devraient point être prises au sérieux par les milieux étrangers éclairés«<sup>20</sup>.

Malgré les déclarations des députés nationaux-socialistes à la fin de l'année 1931, l'ambassadeur continue à saisir le programme hitlérien, surtout quand les nationaux-socialistes arrivent au pouvoir. Quelques mois après le 30 janvier 1933, André François-Poncet se reporte pour la première fois *expressis verbis* aux écrits des chefs du mouvement hitlérien, c'est-à-dire, Alfred Rosenberg et Adolf Hitler, qui ont »cherché à définir leur système de pensée et d'action«<sup>21</sup>. La dépêche du 5 avril 1933 était sa première confrontation du programme hitlérien à la politique menée par les nationaux-socialistes. Or les »premières paroles et les premiers gestes du cabinet du 30 janvier ont paru, en effet, s'inspirer de ces préoccupations fondamentales«, écrivait François-Poncet<sup>22</sup>. Mais de ces commencements relativement conformes aux idées et au programme passés, que resterait-il finalement dans l'exercice du pouvoir? La réponse de l'ambassadeur changea avec le temps.

Après trois mois de gouvernement, André François-Poncet constatait déjà une évolution chez Hitler, chez les nationaux-socialistes et dans leur politique, ce qui ne l'empêcha pas d'envoyer à Paris, en juin 1933, une étude sur l'»idéologie hitlérienne«<sup>23</sup>. On connaît mieux cet épisode depuis que l'historien Jean-Marc Dreyfus a publié, en 2016, cet envoi dans sa sélection des »Rapports de Berlin« d'André François-Poncet<sup>24</sup>.

L'étude en question a été rédigée à la demande de l'ambassadeur par Henri Jourdan, directeur de la Maison académique française à Berlin et attaché culturel auprès de l'ambassade de France<sup>25</sup>. Cette demande était nécessaire car la direction de la maison ainsi que les pensionnaires de l'établissement n'avaient pas vu en »Mein Kampf« le texte central du mouvement nazi. Oswald Hesnard, le prédécesseur de Henri Jourdan, s'était plutôt référé au »programme de 1920« qu'au livre de Hitler pour rédiger un texte sur »Le peuple allemand et le parti national-socialiste« en 1931<sup>26</sup>. Dans son analyse des textes et propos de Georg Feder, des frères Strasser et d'Alfred

19 Lettre (n° 1117) de Berlin du 18 décembre 1931, dans: Centre des archives diplomatiques du ministère des Affaires étrangères (CAD), Europe/Allemagne/Relations franco-allemandes, vol. 739, p. 60.

20 Ibid., p. 58.

21 Documents diplomatiques français [DDF] 1932–1939, 1<sup>re</sup> série (1932–1935), 10 vol., Paris 1964–1981, ici: vol. 3, n° 92, p. 165.

22 Ibid.

23 Envoi d'une étude sur l'»Idéologie hitlérienne«, dans: Centre des archives diplomatiques de Nantes (CADN), ambassade Berlin, série B, vol. 194/1.

24 Jean-Marc DREYFUS, Les rapports de Berlin. André François-Poncet et le national-socialisme, Paris 2016, p. 118–120. Il l'a reproduit à partir d'une autre cote ce qui explique quelques différences négligeables avec la citation présente. Voir CADN, ambassade Berlin, série A, vol. 424 au lieu de série B, vol. 194/1.

25 Voir Dominique BOSQUELLE, Das französische Akademikerhaus (»Maison académique française«) in Berlin, dans: Hans Manfred BOCK (dir.), Französische Kultur im Berlin der Weimarer Republik. Kultureller Austausch und diplomatische Beziehungen, Tübingen 2005, p. 141–153, ici p. 151–153.

26 Jacques BARIÉTY (dir.), À la recherche de la paix France–Allemagne. Les carnets d'Oswald Hesnard 1919–1931, Strasbourg 2011, p. 660–661.

Rosenberg, il conclut »provisoirement que 1/ le mouvement national-socialiste est très loin d'avoir une doctrine définie; 2/ que [...] les Nationaux-Socialistes atténuent, retouchent, banalisent leurs revendications et leurs menaces, soit dans certaines de leurs publications, soit quand les circonstances demandent de la diplomatie«<sup>27</sup>. On retrouve le même genre d'analyse chez Pierre Bertaux, étudiant à Berlin à la fin des années vingt, dans son article pour la revue »Esprit« sur le mouvement national-socialiste, qu'il publie au moment même de la prise du pouvoir sans faire référence à »Mein Kampf«<sup>28</sup>.

L'impression dominait que ce n'était pas la peine de s'intéresser de trop près au texte. C'est ce que l'ambassadeur de France à Berlin a fait, comme beaucoup d'observateurs en Allemagne ou ailleurs, français ou pas. De plus: »L'abondance et la diversité des faits quotidiens ne nous laissent pas toujours le loisir de rapporter ces faits à la doctrine générale [...] ni d'étudier cette doctrine elle-même avec tout le soin et les développements qu'elle mérite«, expliquait André François-Poncet dans ses lettres au ministre des Affaires étrangères, Joseph Paul-Boncour<sup>29</sup>. Il est donc peu probable que l'ambassadeur de France ait lu intégralement »Mein Kampf« à l'époque, comme l'ont supposé Jean-Baptiste Duroselle<sup>30</sup>, Antoine Vitkine<sup>31</sup> et d'autres historiens.

Si l'ambassadeur ne s'intéressait pas spécifiquement au texte ce n'est pas que du fait de sa charge de travail. Les collaborateurs du chancelier Hitler cherchaient à détourner l'attention du livre à cette époque. »Mein Kampf« était censé ne plus représenter »la pensée actuelle du Chancelier« comme l'aurait dit le ministre allemand des Affaires étrangères Joachim von Ribbentrop à l'ambassadeur à Berlin<sup>32</sup>. André François-Poncet tirait donc ses connaissances de l'idéologie hitlérienne en premier lieu de l'étude de Henri Jourdan – qui n'a pas pu être retrouvée ni en France ni en Allemagne –, de la presse quotidienne, et peut-être aussi d'une lecture complémentaire du livre, rapide, partielle et instrumentale.

En avril 1932, il avait déjà envoyé une analyse du programme national-socialiste, mais ce programme, publié dans le »Völkischer Beobachter« ne portait que sur l'élection présidentielle de mars et avril 1932<sup>33</sup>. Les journaux politiques, les contacts personnels et l'expérience individuelle ont été des sources beaucoup plus importantes et prestigieuses que le texte de Hitler imprimé en 1925–1926. Ce constat est valable non seulement pour les diplomates de l'ambassade de France à Berlin mais aussi pour le personnel du consulat à Munich, qui avait averti le ministère à Paris depuis les années vingt de la dangerosité de Hitler et de ses partisans<sup>34</sup>.

### Une utilisation sporadique

Malgré ses connaissances superficielles, l'ambassadeur évoqua de temps en temps le livre de Hitler. Il le fit notamment dans des situations exceptionnelles, comme en septembre 1933, quand il résume les discours tenus au »Reichsparteitag des Sieges« (le congrès du NSDAP à Nuremberg célébrant la »victoire« nazie en 1933), qui lui rappellent »les plus mauvaises pages

27 Ibid., p. 667.

28 Pierre BERTAUX, Préoccupations de part et d'autre, dans: Esprit, n° 5, 1<sup>er</sup> février 1933. Reproduit dans Hans Manfred BOCK, Gilbert KRÉBS, Hansgerd SCHULTE (dir.), Pierre Bertaux – un normilien à Berlin. Lettres franco-allemandes (1927–1933), Paris 2001, p. 346–354.

29 Envoi d'une étude (voir n. 23).

30 Jean-Baptiste DUROSELLE, Politique étrangère de la France. La décadence 1932–1939, Paris 1979, p. 61.

31 Antoine VITKINE, Mein Kampf. Histoire d'un livre, Paris 2009, p. 125.

32 DDF 1932–1939, 1<sup>re</sup> série (voir n. 21), vol. 4, n° 463, p. 869.

33 Dépêche n° 291 du 7 avril 1932, dans: CADN, ambassade Berlin, série A, vol. 419.

34 Andrea M. MÜLLER, Die französische Gesandtschaft in München in den Jahren der Weimarer Republik: französische Politik im Spiegel der diplomatischen Berichterstattung, Munich 2010, p. 85 et 229–230.

du livre *Mes Combats*« (sic)<sup>35</sup>, ou en été 1934, quand il fut soupçonné d'être en contact direct et clandestin avec les »traîtres« des Sections d'assaut (Sturmabteilung, SA) et de la Wehrmacht, victimes de la »Nuit des longs couteaux«. Dans ce »drame« du 30 juin, l'ambassadeur voyait »une arrière-pensée d'hostilité profonde«, comme il l'écrit en juillet 1934 à son ami René Massigli, comme lui diplomate, mais au service du département où il exerçait depuis mars 1933 le poste de directeur adjoint des Affaires politiques et commerciales, en concluant: »La pensée profonde de ›Mein Kampf‹ est remontée à la surface. Nous avons affaire à des anormaux«.<sup>36</sup>

Ainsi, observait-il, »surgissent les thèmes et la thèse de ›Mein Kampf‹ au moment où le Reich rétablit le service militaire obligatoire<sup>37</sup>. En mars 1935, André François-Poncet discernait dans le livre de M. Hitler un »programme qui s'accomplit pas à pas«<sup>38</sup>. C'est la raison pour laquelle l'ambassadeur espérait que, à l'avenir, l'Allemagne »ne traitera[it] pas le problème de la zone rhénane démilitarisée comme elle a[va]it réglé celui des armements, en installant tout à coup des garnisons sur la rive gauche du Rhin«<sup>39</sup>.

Une fois la remilitarisation de la Rhénanie achevée, l'ambassadeur revint une fois de plus à la »doctrine fondamentale« de Hitler exposée dans »Mein Kampf«, en se demandant, lors d'une conférence au Quai d'Orsay, pourquoi l'Allemagne ne »se tourn[ait] [pas] tout d'abord vers la France, fidèle à la théorie, conformément à la phrase de ›Mein Kampf‹: ›celui qui a cassé les reins de la France est le maître de l'Europe«<sup>40</sup>. Deux semaines plus tôt, André François-Poncet rejetait la thèse selon laquelle les pages de »Mein Kampf« »n'exprim[ai]ent plus les sentiments actuels du Führer«, précisant: »Les événements auxquels nous avons assisté depuis le 30 janvier 1933 montrent [...] la réalisation systématique de son programme. Et d'ailleurs, son chef ne se fait pas faute d'affirmer, en toute occasion, qu'il ne renoncera à aucun de ses vingt-cinq points de février 1920«<sup>41</sup>. Cette affirmation valait aussi pour »Mein Kampf«. Car il n'était pas dans la nature d'Adolf Hitler de renoncer à quoi que ce soit. À l'été 1936, l'ambassadeur ne croirait à un changement décisif dans la pensée du chancelier que »lorsque [il] l'aurai[t] vu cesser de persécuter les juifs!«<sup>42</sup>

André François-Poncet revint quelque peu sur cette affirmation six mois plus tard quand il analysa, fin 1936, les exigences coloniales du III<sup>e</sup> Reich. Selon lui, les propos et le ton d'Adolf Hitler en ce point montraient »combien le Führer a[va]it évolué depuis l'époque où il écrivait ›Mein Kampf‹«<sup>43</sup>. Comme beaucoup des observateurs, l'ambassadeur hésitait entre ces deux positions. Et quand il s'est mis à pencher plutôt vers une évolution de la pensée d'Adolf Hitler, l'ambassadeur ne fit guère plus d'allusions à »Mein Kampf«.

Non seulement le quotidien l'occupait, comme il l'indiquait lui-même en juin 1933, mais un certain espoir le détournait également du livre de Hitler, l'espoir d'une entente franco-allemande d'abord, l'espoir d'une détente des relations internationales ensuite. »Mein Kampf« le ramenait à l'idée qu'il fallait prendre le programme nazi de politique extérieure au sérieux. Cela dit, même en poste à Berlin, il fallait garder un peu d'optimisme. Cela faisait partie du »devoir d'un diplomate« tel que le percevait André François-Poncet: »empêcher, s'il le peut, l'étoffe de se rompre, et, quand elle est déchirée [...], s'acharner à la recoudre«<sup>44</sup>.

35 DDF 1932–1939, 1<sup>re</sup> série (voir n. 21), vol. 4, n° 172, p. 292.

36 CAD, Archives privées – Papiers d'agents, 217 PAAP: Massigli, René, vol. 97, p. 193.

37 Dépêche n° 330 du 18 mars 1935, dans: CADN, ambassade Berlin, série B, vol. 203.

38 Ibid.

39 Ibid.

40 Documents diplomatiques français [DDF] 1932–1939, 2<sup>e</sup> série (1936–1939), 19 vol., Paris 1963–1986, ici vol. 2, n° 17, p. 30.

41 DDF 1932–1939, 2<sup>e</sup> série (voir n. 40), vol. 1, n° 457, p. 599.

42 Ibid., vol. 2, n° 455, p. 697.

43 Ibid., vol. 4, n° 455, p. 309.

44 Ne quid nimis. Remise à M. André François-Poncet, ambassadeur de France, de l'épée d'acadé-

Voilà une raison de plus pour laquelle André François-Poncet croyait à un changement de l'auteur de »Mein Kampf«. Ce jugement versatile n'avait rien d'exceptionnel. L'un des éditeurs même des extraits de »Mein Kampf« en France s'attendait à une modification de la politique prévue dans le livre. »Il est vraisemblable qu'instruit par l'expérience du pouvoir Hitler modifiera son programme«, écrivait ainsi, à l'automne 1933, Charles Appuhn, et il ajoutait: »en présence de difficultés imprévues, ses ambitions se feront plus modérées«.45 La politique du III<sup>e</sup> Reich et Adolf Hitler lui-même apparaissaient en effet, au moins dans les premières années, modérés par rapport aux propos contenus dans »Mein Kampf«, et pas uniquement aux yeux de Appuhn et de l'ambassadeur.

Pour l'ambassadeur, ce développement n'était ni clair ni prévisible. »À maints égards«, insistait André François-Poncet même après la guerre, »au fil des années, Hitler atténuera ou modifiera certaines idées et certains sentiments exprimés dans son livre«46. L'ambassadeur comptait sur une telle évolution. Il n'est donc pas si étonnant que, en poste à Berlin, il considérât Hitler pendant de longues périodes comme un modéré, comparé aux autres dirigeants nationaux-socialistes; il ne revenait au livre de Hitler que lors de situations conflictuelles. La crise tchèque en 1938 et »la politique de l'Est« lui offrirent les dernières occasions de citer »Mein Kampf« et de relire le passage en question (page 742 selon l'édition de 1936) puis de le reproduire dans une de ses dernières dépêches de Berlin47.

Vu la perception tardive et l'utilisation sporadique et contradictoire de »Mein Kampf«, l'ouvrage n'occupait donc pas une place importante dans le journal que l'ambassadeur a tenu de septembre 1931 à octobre 1938. Il ne le mentionnait qu'à la fin de ses notes quotidiennes. À la dernière page du deuxième cahier se trouve un »Extrait de *Mein Kampf*« de quelques lignes seulement: »C'est dans le sang seul que réside la force ou la faiblesse de l'homme. Les peuples qui ne reconnaissent pas l'importance de leurs fondements racistes ressemblent à des gens qui voudraient conférer aux caniches les qualités des lévriers«48. André François-Poncet retenait donc de »Mein Kampf« le racisme du national-socialisme, qu'il associait aux »théories fondamentales du pangermanisme d'avant-guerre«, une association qui n'était vraiment pas à la hauteur du phénomène49. L'ambassadeur soulignait toutefois que c'était la première fois qu'un chancelier du Reich se les appropriait à ce point et les énonçait en public aussi crûment.

### Un instrument de justification

Dans les publications d'après-guerre d'André François-Poncet, »Mein Kampf« commença à jouer un rôle bien plus important que dans sa correspondance avec le ministère depuis Berlin. L'ancien ambassadeur consacre ainsi un chapitre entier à l'idéologie hitlérienne dans ses »Souvenirs d'une ambassade à Berlin« publiés en 1946. Est-ce un hasard si ce chapitre porte le même titre que l'étude disparue de Henri Jourdan de juin 1933? Jean-Paul Bled, qui a préfacé et

micien qui lui a été offerte à l'occasion de son élection à l'Académie française, 17 janvier 1953, p. 15.

45 Charles APPUHN, Hitler par lui-même d'après son livre »Mein Kampf«, Paris 1933, p. 168.

46 André FRANÇOIS-PONCET, Souvenirs d'une ambassade à Berlin. Septembre 1931–octobre 1938. Préface et notes de Jean-Paul Bled, Paris 2016, p. 120.

47 DDF 1932–1939, 2<sup>e</sup> série (voir n. 40), vol. 12, n<sup>o</sup> 191, p. 322–323.

48 Archives nationales (AN), Archives privées (AP) 462,4. Cf. Christian HARTMANN, Thomas VORDERMAYER, Othmar PLÖCKINGER, Roman TÖPPEL (dir.), Hitler, Mein Kampf. Eine kritische Edition, publ. par le Institut für Zeitgeschichte München-Berlin, 2 vol., Munich 2016, vol. 1, p. 358–359: »Im Blute allein liegt sowohl die Kraft als auch die Schwäche des Menschen begründet. Solange die Völker nicht die Bedeutung ihrer rassischen Grundlagen erkennen und beachten, gleichen sie Menschen, die Möpsen die Eigenschaften von Windhunden anlernen möchten [...]«

49 Dépêche n<sup>o</sup> 975 du 6 septembre 1933, dans: CADN, Ambassade Berlin, série B, vol. 195.



annoté la réédition des «Souvenirs d'une ambassade à Berlin» en 2016, est convaincu que ce choix montre que l'idéologie hitlérienne n'était pas, pour André François-Poncet, «un paravent» destiné à cacher l'appétit de pouvoir d'Adolf Hitler<sup>50</sup>.

En 1946, l'ancien ambassadeur expliquait au grand public que l'idéologie hitlérienne était exposée «dans un livre, *Mein Kampf*, que tout le monde a[vait] lu»<sup>51</sup>. Cette assurance – en légère contradiction avec les faits présentés ici<sup>52</sup> – obéit à la situation politique de la France d'alors et aux aspirations personnelles d'André François-Poncet. Il souhaitait conserver «le monopole des relations internationales» comme l'a dit Raymond Aron, qui remettait en question, dans les lignes du «Figaro», la compétence et la position de l'ancien ambassadeur<sup>53</sup>. Et même si dans son livre il revient au moins quatre fois à celui de Hitler et en cite des phrases entières, ces citations constituent moins une explication du phénomène du national-socialisme qu'une justification de sa personne et de sa fonction<sup>54</sup>. Le fils de son prédécesseur, attaché à l'ambassade de Berlin à l'époque, y voyait un «désir de mettre à couvert sa responsabilité» et une «évidente prétention à [avoir] toujours tout prévu»<sup>55</sup>.

C'est aussi la raison pour laquelle André François-Poncet fait de nouveau mention à «*Mein Kampf*» dans son histoire de l'entre-deux-guerres publiée en 1948. Deux ans après la publication des «Souvenirs» l'ambassadeur n'avait «dès l'origine, aucun doute [...] sur les idées que le Nazisme apportait avec lui [...], sur ses sentiments et ses projets à l'égard de la France [...]». Chacun, en Allemagne et hors de l'Allemagne, aurait dû savoir à quoi s'en tenir», écrivait-il dans le chapitre «Hitler; *Mein Kampf*; progrès du Nazisme»<sup>56</sup> dans lequel il répétait que l'achat et la lecture de «*Mein Kampf*» étaient obligatoires sous le III<sup>e</sup> Reich. Et il continuait: «Ce livre peut paraître, et il est, en réalité, lourd et ennuyeux, pédantesque et mal composé. Il n'en a moins une grande importance»<sup>57</sup>, surtout pour la France, qui y est «dénoncée comme l'ennemi n° 1, une race abâtardie, négrifiée, rongée par l'influence des Juifs et marxistes, un peuple auquel il faut casser les reins»<sup>58</sup>. L'ambassadeur continuait cependant de voir dans le livre, même après la guerre, non seulement un «souci tactique [...] du mensonge et de l'hypocrisie» mais aussi «une certaine part de sincérité». Car, pour lui, Hitler n'était qu'un Allemand ordinaire. Leurs sentiments vis-à-vis de la France se ressemblent. «Ils la haïssent, ils la méprisent, ils voudraient l'écraser. Ils ont pour elle, en même temps, une considération, héritée des siècles où la civilisation française dominait complètement leur pays. Ils voudraient que nous les aimions, et, surtout, que nous les admirions»<sup>59</sup>.

Voilà une variation de l'idée des deux Allemagne, l'une qui refoule la France, l'autre qui l'adore. Les notions développées au XIX<sup>e</sup> siècle et adoptées par André François-Poncet lui sont revenues en tête lorsqu'il a «repris en mains [...] *Mein Kampf*, de Hitler», en 1944. La formule employée dans les «Carnets d'un captif» de 1952 suggère que ce n'était pas la première fois.

50 FRANÇOIS-PONCET, *Souvenirs* (voir n. 46), p. 11.

51 *Ibid.*, p. 71.

52 Voir dans ce volume l'article de Othmar PLÖCKINGER sur la réception de «*Mein Kampf*» en Allemagne.

53 Raymond ARON, *Mémoires*, Paris 1983, p. 309.

54 FRANÇOIS-PONCET, *Souvenirs* (voir n. 46), p. 120, 141–142, 221, 237.

55 Roland DE MARGERIE, *Journal 1939–1940*, Paris 2010, p. 265–266. Jugement fort d'un homme qui avait émis les propos: «Hitler, ça n'existe pas», comme il rapporte soi-même dans ses mémoires édités par Laure de Margerie-Meslay: Roland DE MARGERIE, *Tous mes adieux* sont faits, vol. 2, [New York 2013], p. 177–179.

56 André FRANÇOIS-PONCET, *De Versailles à Potsdam. La France et le problème allemand contemporain, 1919–1945*, Paris 1948, p. 169.

57 *Ibid.*, p. 164–165.

58 *Ibid.*, p. 215.

59 *Ibid.*

Mais vu »l'espèce d'aversion et d'irritation« que causait cette lecture chez l'ambassadeur, il est plus que douteux qu'il ait éprouvé, en poste à Berlin, une »grande peine à ne pas [s]'en détourner«. En captivité, c'était autre chose, il avait plus de temps et moins à faire. Sur sept pages, André François-Poncet ne se contente pas de déployer le contenu du livre, il attribue »les responsabilités d'avoir inspiré le nazisme« à Charles Darwin, Stewart Chamberlain, Friedrich Nietzsche et Richard Wagner, pour finalement conclure: »Mein Kampf« est un évangile de guerre, il démontre qu'à partir du moment où elle devenait hitlérienne, il était impossible que l'Allemagne ne se tournât pas délibérément vers la guerre«<sup>60</sup>. À la fin de ses considérations, André François-Poncet rejoint donc ses premières réflexions sur l'Allemagne.

### Une lecture en fonction du temps

Le livre de Hitler a joué un rôle beaucoup moins important pour André François-Poncet avant la guerre qu'après. Ce n'est pas étonnant. À l'exception de quelques spécialistes, peu de gens s'étaient penchés en détail sur »Mein Kampf« à l'époque<sup>61</sup>. La presse française, avant 1933, ne s'y était que faiblement intéressée<sup>62</sup>. Comme les diplomates, les journalistes gommèrent cet état de fait en se référant plusieurs fois au livre de Hitler dans leurs Mémoires<sup>63</sup>.

En ce sens, André François-Poncet n'est qu'un exemple de la classe politique de la III<sup>e</sup> République. »Wie überall«, écrivait Gilbert Ziebur dans la préface d'une analyse de la presse française, »war »Mein Kampf« auch in Frankreich weitgehend unbekannt« – comme partout, »Mein Kampf« était, en partie, inconnu en France<sup>64</sup>. Même l'ambassadeur de France en Allemagne n'avait pas lu le livre en entier avant sa captivité. C'est une des raisons pour laquelle il ne l'utilisait que rarement dans ses communications au ministère<sup>65</sup>. Le contact direct avec les responsables politiques dans les ministères et la lecture des journaux quotidiens fournissaient des informations beaucoup plus actuelles et prestigieuses.

Après coup, »Mein Kampf« est devenu le moyen d'explication par excellence. Les publications d'après-guerre d'André François-Poncet le montrent bien. Et comme l'ambassadeur fait croire, en s'adressant au grand public, qu'il l'a lu et compris dans toute son envergure avant la guerre, il peut s'attribuer d'avoir tout prévu et tout prédit. Cette prise de position était importante dans la période bouleversée de l'épuration d'après-guerre. Elle lui servit et fut pour lui comme une sorte d'excuse générale, lui ouvrant la voie vers une renaissance en tant qu'expert le plus en vue sur l'Allemagne. Si on met de côté ses ambitions personnelles, cette lecture en deux temps, dans la perception et l'interprétation du texte, n'est pas si rare. Mais l'exemple d'André François-Poncet est le cas le mieux documenté et le plus exemplaire de cette lecture de »Mein Kampf« en fonction des époques.

60 FRANÇOIS-PONCET, Carnets (voir n. 13), p. 228–236, citations p. 236.

61 DUROSELLE, Décadence (voir n. 30), p. 63.

62 Adolf KIMMEL, Der Aufstieg des Nationalsozialismus im Spiegel der französischen Presse 1930–1933, Bonn 1963, p. 47–48.

63 Voir l'exemple de Stéphane ROUSSEL, correspondante du journal »Le Temps«, qui s'y référait au moins six fois: Stéphane ROUSSEL, Les collines de Berlin. Un regard sur l'Allemagne, Paris 1985, p. 43, 102–104, 200, 203.

64 KIMMEL, Der Aufstieg (voir n. 62), p. XII.

65 DUROSELLE, Décadence (voir n. 30), p. 62, parle de cinq fois pour toute l'année 1936. Je comptais plus de dix références d'André François-Poncet à »Mein Kampf« dans ses communications de cette année.